

JEAN-LUC ESPINASSE

J'AVAIS SEIZE ANS, ET J'ÉTAIS UNE
MEURTRIERE



ISE EDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Google.com/+is-edition

© 2018 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-273-8

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-274-5

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli

Illustration de couverture : Les Solot

Collection « Sueurs glaciales »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

JEAN-LUC ESPINASSE

J'AVAIS SEIZE ANS, ET J'ÉTAIS UNE
MEURTRIERE

ISEDITION

DU MÊME AUTEUR
CHEZ IS EDITION

« L'accident – Aux confins de l'indicible » (IS Edition, Marseille, 2014)

« Le Candidat » (IS Edition, Marseille, 2016)

« Intelligences » (IS Edition, Marseille, 2017)

*À mon père, engagé volontaire en 1944,
et décoré sur le champ de bataille.
Avec tout mon amour et toute mon admiration.*

Antoine Bogossian avait l'habitude de plonger seul. Il connaissait de nombreux sites peu profonds dans la rade de Marseille, et savait qu'il ne prenait aucun risque. Il y trouvait parfois des occasions de remonter quelques huîtres sauvages, même si la législation considérait ces prélèvements comme du braconnage. C'était le milieu de la semaine et, contrairement aux week-ends surchargés, il avait garé sa voiture le long du quai et pu embarquer le matériel sur son bateau sans utiliser son diable pliant. À cinquante-trois ans, il avait conservé un physique athlétique, mais il s'économisait... Les équipements de plongée pèsent des tonnes. L'inconvénient, c'est qu'il avait peiné dans les embouteillages pour atteindre le Vieux-Port, où il avait la chance d'avoir trouvé un anneau. Mais il allait passer un bon moment. Il faisait beau, et le léger mistral ne le gênerait pas pour mouiller son semi-rigide, un Oversea 15 construit à Gémenos, dans la région marseillaise. C'était son jouet favori.

Il se dégagea adroitement de sa place et engagea l'embarcation vers la sortie du port. Il croisa la route du nouveau ferry-boat et passa bientôt sous le Fort Saint-Jean, récemment ouvert au public en même temps que le Mucem, le nouveau musée des civilisations méditerranéennes érigé pour célébrer Marseille capitale de la culture. Il adorait ce lieu, qu'il connaissait dans ses moindres recoins à présent qu'il en dirigeait le

service sécurité. La ville avait réalisé un beau projet en réaménageant tout ce quartier qu'on ne pouvait parfaitement apprécier que du haut du vieux fort ou du toit en terrasse du bâtiment signé par Rudy Ricciotti... Outre l'architecture audacieuse du Mucem, c'était toute la beauté du site naturel et des bâtiments historiques qui était mise en valeur. Il prit la direction du Frioul et, sitôt passée la distance de sécurité réglementaire, il pesa sur la manette des gaz. Le bateau propulsé par son 150 CV déjauga en quelques secondes, et il fila droit sur l'île.

Le Frioul est constitué de deux îles sœurs réunies par une digue abritant un petit port de plaisance. Le pourtour de l'archipel est hérissé de microcalanques aux eaux cristallines dominées par des pentes vertigineuses d'éboulis calcaires. Il décida de mouiller dans l'une d'elles, au sud de Pomègues. Il connaissait parfaitement bien le site et savait qu'il y trouverait quelques huîtres pour le soir. Ça descendait raide et assez profond, mais il s'arrêterait dans la zone des vingt-cinq mètres pour faire sa collecte.

Comme il s'y attendait, il était seul dans la calanque. D'ailleurs, l'étroitesse du lieu n'aurait pas permis à un autre bateau de s'y ancrer sans se gêner mutuellement. Il avait enfilé sa combinaison et gréé son bloc avant d'embarquer, et il ne lui restait plus qu'à mettre la bouteille à l'eau, avant de s'immerger à son tour.

* * * * *

Il s'était finalement laissé entraîner par la magie des fonds, et il avait abandonné son idée première de collecter sa ration de mollusques. Il longeait le tombant à moins trente-cinq mètres, tapissé de gorgones rouges et criblé de petites cavités abritant jeunes langoustes et branchettes de corail. Deux mètres sous lui, le fond de sable blanc défilait lentement au rythme de son palmage. Un coup d'œil à son ordinateur lui indiqua qu'il était déjà bien avancé dans la courbe de paliers, et il décida de faire demi-tour et d'entamer sa remontée. C'est là que le faisceau de son phare renvoya un reflet anormal.

C'était un petit cube de plexiglas accroché à une sangle noire. Il était coincé entre deux pierres parmi les quelques rochers qui parsèment le

fond de sable à cet endroit. Un coup de palmes amena Bogossian sur l'objet, qu'il identifia immédiatement : c'était une GoPro dans son boîtier étanche. La caméra miniaturisée mesurait environ sept ou huit centimètres dans sa dimension la plus grande. Antoine connaissait ce petit bijou de technologie adapté pour être porté frontalement grâce à sa sangle élastique. Il était conçu pour filmer des scènes de sport extrême et équipait les fanas de parachutisme, surf, VTT et autres amateurs d'émotions fortes. C'était la version sous-marine qu'il avait entre les mains.

Mais il fallait songer au retour. Le plongeur fit demi-tour pour rentrer au mouillage et attaqua sa remontée en longeant le tombant dans l'autre sens, sur une pente à trente degrés. Il arriva bientôt à l'ancre de son bateau, mouillée à une petite dizaine de mètres de profondeur. Un coup d'œil à son ordinateur de plongée lui confirma qu'il n'avait plus de palier à respecter, et il se laissa attirer par la surface en contrôlant sa vitesse de remontée. Il leva les yeux et, à travers la vitre du masque, vit que le ciel était toujours bleu. La journée serait belle jusqu'au soir.

Impatient d'examiner sa découverte, il gonfla son gilet stabilisateur et se débarrassa rapidement de son équipement, qu'il amarra le long du bateau. Puis, il posa délicatement la GoPro sur le fond du semi-rigide avant de se hisser doucement sur le boudin. Il mit la petite caméra à l'abri, sous la console de pilotage, puis ôta sa cagoule, qu'il remplaça par un bonnet marin, et enfila sa veste de mer par-dessus sa combinaison. Il ressentait toujours la froide humidité sous le néoprène trempé d'eau de mer, mais il avait gagné quelques degrés, et il se sentit immédiatement plus à l'aise. Il hissa le bloc à bord sans effort et le fixa solidement à l'avant avec un gros sandow. Alors seulement, il s'assit sur la banquette arrière du bateau et prit la GoPro en main. Il sécha le boîtier avec un chiffon et fit sauter le loquet du verrou. La petite boîte de plastique étanche s'ouvrit sans difficulté, et il constata que l'intérieur était parfaitement sec. Parfait. S'il y avait des fichiers sur la carte mémoire, ils seraient intacts.

* * * * *

Antoine Bogossian partageait son temps professionnel entre le tout récent Mucem et le journalisme. Après avoir suivi une formation universitaire en sciences sociales et humaines, il avait obtenu un doctorat d'anthropologie qui l'avait conduit à l'enseignement. Mais il s'était vite ennuyé... L'action lui manquait. Il avait toujours été attiré par les professions à caractère artistique ou historique, mais en rapport avec le mouvement, l'action, la mobilité, la vitesse, les voyages... Poussé par son goût de l'aventure, il s'était alors lancé dans une carrière archéologique, aux côtés d'un ami spécialiste des civilisations anciennes disparues. Avec ce dernier, il avait réalisé plusieurs campagnes dans lesquelles il avait la charge de la sécurité des personnes et des sites explorés, et il avait assuré de nombreuses conférences sur les Incas, Aztèques, et Atlantes. Il s'était développé un réseau d'experts dans ses domaines de compétence, et de fil en aiguille, avait basculé dans le journalisme scientifique. Antoine avait travaillé plusieurs années à la pige pour quelques *pure players*, ces journaux en ligne nés de la désaffection d'une partie du public pour la presse traditionnelle. Il comptait aussi le journal de Marseille parmi ses clients. Ce dernier avait vécu pas mal de rebondissements et de rachats divers... Passé dans les mains de plusieurs groupes de presse, peu à peu entraîné vers le fond par la montée d'Internet et la nouvelle façon de consommer les médias, le canard faisait de plus en plus appel à des compétences externes et semblait remonter la pente depuis qu'il avait allégé sa masse salariale, ce qui avait arrangé les affaires de Bogossian.

Un an avant l'ouverture du Mucem, Antoine avait été sollicité pour prendre la direction de la sécurité du musée. Épris de nouveauté, amoureux du changement, il avait saisi l'opportunité. Depuis, il gérait toute une équipe dont la tâche allait du filtrage des visiteurs à la surveillance de l'ensemble des espaces du musée, en passant par la sécurité des œuvres, notamment lors de leur transfert durant les expositions temporaires. Souvent perfectionniste et parfois maniaque dans ses domaines de prédilection, ce travail lui convenait bien. Ce n'était ni une mission de flic ni celle d'un conservateur, mais quelque chose qui se situait entre les deux et lui permettait de rester en contact avec l'univers qu'il aimait bien. Il s'appuyait sur deux collaborateurs qui avaient gagné toute sa confiance, et qu'il avait recrutés lui-même : Serge

Dominici, un ancien policier corse, et Stéphanie, sa jeune assistante sortie tout droit des Beaux Arts. Ses exigences imposaient à son équipe une rigueur sans faille, mais comme il se les imposait à lui-même, il était apprécié de sa hiérarchie et de ses collaborateurs. Cette fonction l'occupait à plein temps, mais lui laissait pourtant encore des plages disponibles qu'il consacrait à son travail de pige pour plusieurs titres de presse.

Sa trouvaille avait excité sa curiosité naturelle, et il avait hâte de vérifier si la GoPro contenait des fichiers. Ce soir, il avait le temps. Il voyait Sylvie de moins en moins souvent, en ce moment... Une usure réciproque de leurs relations. Complicé... Elle avait tout juste trente ans – vingt de moins que lui –, avait raté un premier mariage et éduquait seule son jeune fils. Le petit Tom était adorable, mais les dernières soirées, elle lui avait trop imposé sa présence. Après tout, il n'était pas son père, mais elle semblait avoir du mal à le comprendre. Ou peut-être n'était-il pas doué pour les concessions. Il ne s'était jamais marié et n'avait jamais vécu plus de trois ou quatre ans avec la même femme... Il en avait pourtant fréquenté de nombreuses. Bogossian avait toujours été un solitaire, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie amoureuse. Pourtant, aujourd'hui, le séducteur patenté voyait le rythme de ses conquêtes s'espacer, et son célibat lui pesait parfois. Mais c'était un peu tard... il avait pris des habitudes de vie difficilement modifiables. Dommage, parce que Sylvie était une très belle femme, dont il connaissait les sentiments sincères à son égard. Il lui arrivait de penser que c'était un véritable gâchis.

Antoine vivait dans les quartiers nord de la ville, près de la mer, où il occupait une maison étonnante dans la Cité Saint-Louis, au cœur du quinzième arrondissement. Il avait longtemps cherché un anneau au port de l'Estaque pour y laisser l'Oversea, mais il n'avait jamais trouvé, et c'est par un tour de passe-passe à la marseillaise qu'il avait réussi à obtenir une place au Vieux-Port.

À mi-chemin entre le bungalow et le cabanon, les deux cent dix-huit maisons de la Cité Saint-Louis constituaient une entité particulière dans le quinzième arrondissement. Construite à la fin des années 20, et

menacée un temps de disparaître en raison de sa vétusté, la cité-jardin avait servi d'hébergement d'urgence au lendemain des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Les réfugiés étaient venus de La Bourse, de Saint-Lazare, et d'autres quartiers délabrés qui avaient particulièrement souffert... Des familles italiennes, espagnoles, arméniennes. Depuis cette époque, la cité avait traversé les décennies, toujours vivante, ses petites maisons entretenues et peu à peu réaménagées par leurs locataires.

Bogossian gara sa voiture juste devant chez lui, dans l'unique rue en U sur laquelle s'ouvraient de plain-pied les portes des habitations. Des gosses jouaient au foot sur le trottoir et au milieu de la chaussée. Il shoota dans un ballon qui lui arrivait dans les pieds. Son attention fut alors attirée par l'attroupement qui s'était formé non loin de sa porte d'entrée. C'était une petite équipe de télévision en reportage. Sa présence ne l'étonna pas, car le quartier historique venait d'être classé patrimoine industriel, au terme d'un long combat juridique ; cela intéressait forcément les médias. Un type filmait, caméra à l'épaule. Il était accompagné d'une jeune femme qui ne savait plus comment canaliser l'avalanche de témoignages des mamies de la cité. Elles s'étaient toutes engagées dans la défense du quartier et avaient finalement eu gain de cause en obtenant le label qui préservait définitivement cet endroit rare de la démolition. Surexcitées, elles étaient en train de raconter leur guerre aux deux reporters.

– C'est des maisons qui ont été construites en 1926, et terminées en 1928. Cette année-là, les gens ont commencé à arriver. Voyez qu'elle est pas jeune, la cité ! Eh ben, elle a été labellisée... On a eu le label du patrimoine ! Y a la plaque dehors !

Antoine s'arrêta un instant et contempla la scène avec plaisir et fierté. Il aimait bien ses voisines – l'âme des familles ouvrières qui vivaient ici depuis toujours –, et il était heureux de leur bonheur... de leur victoire commune. Parce que lui aussi s'était battu pour préserver la cité-jardin. Sans leur détermination, le bailleur aurait tout détruit... Trop de travaux à faire... Il voulait monter des HLM.

– Donc, on s’est battu tant qu’on a pu, expliquait Fanny, une grosse femme boudinée dans une robe à larges fleurs mauves. Et on est arrivé à avoir le label ! Maintenant, y a qu’une chose, c’est qu’ils les ont mises en vente. Alors le locataire, s’il veut rester locataire, il reste locataire... celui qui veut acheter, il achète. Malheureusement, y a eu beaucoup de décès, des gens malades qu’on a dû mettre en maison de retraite, tout ça... Donc, il y a des maisons vides. Et les maisons vides, ils les vendent. Mais pas à n’importe qui... Il faut être locataire de HLM dans d’autres groupes pour pouvoir venir acheter ici... pour avoir droit à la vente.

Bogossian connaissait tout cela par cœur. Il décida de laisser les deux reporters affronter l’enthousiasme de Fanny et de ses copines de l’Amicale, et introduisit sa clé dans la serrure alors qu’une vague de souvenirs émouvants déferlait dans sa mémoire. Sa famille faisait partie de ces gens, de ces ouvriers du port. Son grand-père, son père, issus de l’immigration massive d’Arméniens des années 20, étaient nés dans cette maison avant lui. Il se rappelait... Ils n’avaient pas de sanitaires dans l’appartement... on chiait à la Turquie... une petite cour derrière... Les toilettes étaient dehors. Et puis, comme chacun, au fil du temps, les locataires avaient élargi leur espace de vie au gré de leurs possibilités, gagnant sur la colline. Souvent du bricolage exploitant des matériaux trouvés sur le port – planches, dalles de fibrociment, laine de verre... Son grand-père et son père, avant lui, avaient peu à peu agrandi le loft qu’il occupait aujourd’hui : trois niveaux imbriqués les uns aux autres, épousant la topographie de la colline sur cent quarante mètres carrés. L’intérieur, où le bois verni et les cuivres dominaient, était décoré avec goût et simplicité. Cela tenait à la fois de la cabine de bateau et du chalet de montagne. Héritier de cette étonnante situation, Bogossian était toujours locataire. Mais ce n’était plus la même maison.

L’épisode un peu nostalgique avait atténué quelques instants son impatience d’ouvrir la GoPro, mais il se ressaisit. Bogossian commença par chercher dans un tiroir bourré de cordons connectiques et trouva un raccord qui semblait s’adapter à la caméra, avec une sortie haute définition à l’autre extrémité. Il alluma sa télé et connecta la GoPro.

La carte de trente-deux gigas contenait effectivement plusieurs fichiers, tous paramétrés pour obtenir des images de très haute définition. Antoine manipula les boutons pressoirs de l'appareil et tomba sur une fonction permettant de faire l'inventaire des documents enregistrés sur la carte : au total, quatre-vingts minutes d'images haute résolution réparties sur soixante et onze fichiers. La plupart pesaient moins de trois cents mégas et correspondaient à des séquences de quinze à cinquante secondes. Seul le dernier affichait un poids et une durée nettement supérieurs : un peu plus de dix-neuf gigas, soit quarante-neuf minutes de vidéo.

Antoine entreprit de visionner les séquences. Il fit ainsi défiler une trentaine de minutes d'images sous-marines sans grand intérêt. De courtes séquences de plongées dont il reconnaissait certains sites... quelques épaves.

L'avant-dernier fichier était plus surprenant. Celui-ci ne pesait pas très lourd, un peu moins de deux cents mégas, et correspondait à une séquence d'une trentaine de secondes seulement. La fille était assez belle, et nue. Antoine lui donnait une trentaine d'années. La scène se passait manifestement dans une chambre à coucher, et la jeune femme jouait les starlettes, prenant des poses aguicheuses un peu désuètes en riant. La caméra allait et venait sur elle. Elle avait une tache de vin sur le cou qui se prolongeait sur le haut du sein gauche. La caméra s'attarda un instant sur son visage et descendit lentement le long de son buste. Un dernier éclat de rire lorsque l'objectif cadra sa toison, l'espace d'une seconde... puis la séquence s'arrêta. Antoine passa au fichier suivant.

Le soixante et onzième document avait stocké dix-neuf gigas. Encore des images sous-marines, semblait-il : la scène démarrait par un plan des palmes du plongeur vues depuis la GoPro qu'il avait manifestement fixée à son front, au-dessus de son masque. Il y avait une tête de Donald dessinée à la peinture blanche sur chaque palme.

Bogossian reconnut l'endroit lorsque le regard du plongeur balaya une dernière fois le paysage avant de se laisser glisser dans l'eau, montrant un rocher caractéristique, tout blanc, en forme de tête de chien, qui tombait à pic dans l'onde limpide. C'était la crique où il avait lui-même plongé

dans la matinée... la calanque où il avait trouvé la caméra. Antoine suivit l'immersion en douceur. L'espace d'une seconde, il vit une main ajuster la GoPro une dernière fois et assista à la descente le long du tombant. Le type ne cherchait pas. À l'évidence, il filait directement vers un endroit qu'il connaissait. Une seconde, l'objectif saisit le cadran de l'ordinateur du plongeur. Celui-ci venait de consulter la profondeur. Il évoluait à seize mètres. Puis, Antoine identifia l'entrée d'un boyau sous-marin avec une grille descellée. L'image était très déformée par le grand-angle, mais il était certain de reconnaître cet endroit. C'était une faille sans grand intérêt pour un plongeur, au fond de laquelle s'ouvrait une large bouche rectangulaire protégée par une grille aux barreaux épais. L'orifice devait mesurer environ quatre-vingts ou quatre-vingt-dix centimètres de large sur un bon mètre de haut. Ce matin, il avait dû passer dix ou douze mètres plus bas, en longeant le tombant au sable. À cet endroit, la paroi était à pic, en léger surplomb, couverte de mousses et de corail encroûtant épousant parfaitement la forme de la falaise. La grille aussi, ça faisait longtemps qu'il la connaissait. Il l'avait toujours connue fermée et couverte de concrétions... Quelqu'un avait dû la desceller... Un sacré boulot à cette profondeur. Il avait fallu du matériel... et du temps, surtout. Sans doute plusieurs plongées nécessaires. La grille était posée verticalement devant l'entrée, en équilibre sur un rocher. L'ouverture avait dû être condamnée il y avait très longtemps... Il ne s'était jamais vraiment intéressé à ce qu'il pouvait y avoir derrière. En fait, il avait toujours pensé qu'il s'agissait d'une évacuation quelconque d'égout ou d'eaux usées à l'époque où le Frioul servait de défense aux Allemands. Il savait que de nombreux points de la côte avaient été équipés de canons, depuis tout temps. Les premières installations remontaient à l'époque napoléonienne. Depuis, ces postes de tir avaient été repris à leur compte par des armées plus modernes qui les avaient perfectionnés. Il y avait des galeries un peu partout, même sous l'île Maire, au pied de laquelle il passait régulièrement pour aller plonger. Tout cela remontait à franchement loin...

Il suivit la progression du plongeur dans les tout premiers mètres. Le boyau éclairé par le phare – sans doute une galerie maçonnée – semblait remonter régulièrement et n'était pas assez large pour permettre un

retournement. Antoine songea que l'homme allait devoir revenir en marche arrière, en poussant sur les bras, sauf si la galerie s'élargissait plus loin ou menait à un espace plus spacieux. Sa progression se trouva bientôt bloquée par un éboulis qui obstruait totalement le tunnel. Personne n'avait certainement jamais pu aller plus loin dans le boyau, et le cul-de-sac avait été condamné par prudence, pour éviter les accidents. *Sage précaution*, songea Bogossian qui aurait sans doute été le premier à l'explorer s'il en avait eu la possibilité. Il continua de regarder la vidéo.

Le plongeur, bloqué au fond de la galerie, avait entrepris de déplacer quelques pierres de l'éboulis. Antoine comprit qu'il essayait de dégager un passage. Le faisceau du phare éclaira le travail déjà effectué, et Bogossian vit la brèche que le scaphandrier avait commencé à ménager en étalant les pierres extraites sur le sol. Par l'ouverture, on voyait vaguement le tunnel se prolonger derrière. Il restait encore du travail à accomplir dans ce trou à rat avant de passer l'éboulis, si toutefois il était franchissable. Antoine se demanda quelle pouvait bien être sa motivation.

Brusquement, des mouvements de caméra brutaux... le bruit caractéristique de l'air qui fuse trop vite... Ce n'était pas une fuite énorme, comme cela peut arriver lorsqu'un joint cède sur un premier étage de détenteur – un accident rarissime –, mais certainement un problème de robinetterie. En tout cas, la bouteille était en train de se vider... La lumière du phare partit dans tous les sens. Antoine saisit au vol un plan très court du manomètre qui montrait la pression de l'air en chute libre, puis de l'ordinateur qui affichait une profondeur de quatorze mètres... À cette faible profondeur, le plongeur ne risquait pas encore d'être gêné par un problème de palier. Mais il n'avait presque plus d'air... C'était la noyade assurée. Merde ! Antoine était en train d'assister à un accident majeur en différé ! Il avait l'impression de regarder un film espagnol déjanté, du genre de « REC », comme s'il s'agissait d'une mise en scène traitée en hyperréalisme, en caméra portée. Il comprit que le type était en train de reculer... Dans la lumière incertaine du phare renvoyée par les parois, il voyait les chapelets de bulles envahir le tunnel et aveugler le scaphandrier. On sentait que l'homme était vraiment expérimenté, mais il s'affolait... Le microphone intégré de la GoPro

enregistrait sa respiration haletante, à la limite de l'essoufflement. Une dernière goulée d'air, et le plongeur se mit en apnée... Il n'aurait jamais assez de réserve pour sortir vivant du boyau... Si, pourtant ! La GoPro filmait à présent l'entrée du tunnel... Il avait réussi à sortir de ce piège. Mais il devait encore remonter, à bout de souffle... Un peu moins de vingt mètres à parcourir pour retrouver la surface... Et là, la caméra heurta quelque chose. Elle se décrocha du front du plongeur, et Bogossian vit ce qu'elle filmait en tombant à pic vers le fond, quinze mètres plus bas. Puis elle se bloqua contre un rocher et continua d'enregistrer des images. On voyait une grosse pierre recouverte de lichen, et des rougets qui tournaient autour, de temps à autre. Le même plan se prolongea encore quarante et une minutes, puis la carte mémoire arriva à saturation. Rideau.

L'accident lui laissait un goût amer. Il connaissait trop la plongée pour ne pas avoir vécu le drame comme s'il avait été directement concerné. C'était comme s'il venait d'assister à un meurtre ou un viol en direct... un *snuff movie*. C'était cru, entier, brutal. Et la scène d'un réalisme inouï n'avait laissé aucune place à cette distanciation qu'autorise la violence au cinéma, produite pour rester supportable avec ses images scénarisées. C'était la vraie vie... ou peut-être bien la vraie mort, dans toute son horreur.

Terriblement choqué par ce qu'il venait de voir, il se demandait si le plongeur avait pu s'en sortir... Les fichiers vidéo de l'accident remontaient au 16 février – à vingt-deux jours, donc –, et si un corps avait été retrouvé, il connaissait suffisamment de monde à Sud Matin pour être rapidement fixé. Il composa le numéro des archives.

« Freddy ? C'est Antoine Bogossian. Pourrais-tu me rendre un service ? Je cherche à savoir si un accident de plongée a fait l'objet d'un article... Oui, tu peux chercher en remontant à trois semaines environ... Ça se serait passé au Frioul... Merci, je te revaudrai ça. »

Il chercha ensuite sur le site de la Fédération, où tous les accidents étaient censés être déclarés. Il ne trouva aucune référence au drame, mais cela ne voulait rien dire, car la base de données ne concernait que

les accidents survenus dans le cadre de plongée en club. Et ce n'était évidemment pas le cas. Par ailleurs, il se pouvait que le type ait eu de la chance et s'en soit sorti sain et sauf. Il l'espérait pour lui.

Son téléphone sonna. C'était Freddy, qui le rappelait du journal. L'archiviste avait fait vite.

« Oui, Freddy. C'est Bogossian... Rien ? Tu es certain ? OK, merci. À un de ces jours. »

Il n'était pas très avancé et ne voyait plus très bien comment trouver la réponse à ses interrogations. À vrai dire, il avait deux questions... Comment s'était terminé l'épisode ? Et que cherchait ce type avec autant de persévérance ?

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il pensa aux réseaux sociaux.

Il était lui-même abonné à plusieurs réseaux, dont Facebook, Twitter, et LinkedIn. Il lui était arrivé aussi de poster quelques vidéos sur YouTube. Suivi par de nombreux amis Facebook et d'encore plus nombreux *followers* sur Twitter, il savait que l'information virale pouvait se transmettre très vite, pourvu que les choses soient bien présentées. Et il avait les images qu'il fallait pour ça. Comme chacun, il avait constaté la puissance de ces circuits d'information. Les anecdotes pullulaient, et démontraient que Facebook pouvait changer une existence. Car s'il servait à communiquer avec ses amis et à partager des photos de vacances, ce site pouvait aussi briser un mariage, sauver une vie ou encore ruiner une carrière. Antoine ne pouvait oublier non plus l'histoire de l'Égyptien Waël Ghonim, qui avait créé la page « Nous sommes tous Khaled Saïd », un jeune tué par la police. Elle avait appelé les internautes à descendre dans les rues pour demander la chute du régime Hosni Moubarak, et chacun connaissait la suite de l'histoire.

Antoine décida de poster quelques images vidéo, accompagnées d'un court commentaire. L'idée était de lancer un appel à quiconque pourrait l'aider à reconstituer le drame et connaître son issue. Il proposerait aussi de rendre la caméra à son propriétaire... ou à ses proches, si l'affaire s'était mal terminée.

Il n'avait pas l'intention de tout mettre en ligne. D'ailleurs, le volume excessif du soixante et onzième fichier ne l'aurait pas permis. Et puis, il

ne se sentait pas le droit de diffuser ces images en intégralité : elles ne lui appartenaient pas. Il lui fallait d'abord découper le long fichier en séquences exploitables par YouTube et les autres sites de partage. Compte tenu de son poids, il réalisa que son MacBook ne lui permettrait pas d'y parvenir ; il lui faudrait du matériel professionnel. Mais il avait de la ressource : un ami propriétaire d'une agence de presse vidéo qui accepterait sans doute de le dépanner. Il décrocha son téléphone.

Les locaux étaient situés dans un *data center*, au cœur d'un quartier très populaire, à une demi-heure de marche en passant par la traverse de Pradel. Il décida d'y aller à pied. Il était déjà vingt heures, et il faisait nuit. Il remonta la longue ruelle et prit à gauche, dans la rue Fernand Sardou. L'heure et le quartier ne réunissaient pas des conditions de sécurité idéales, mais il n'avait jamais eu peur en ville. Il ne croisa presque personne. La marche et l'air frais lui furent salutaires : lorsqu'il arriva à l'agence, les images traumatisantes qu'il avait à l'esprit commençaient à s'estomper. Pourtant, il fallait bien qu'il s'y fasse, parce qu'il allait les revivre seconde par seconde en travaillant sur la vidéo.

Son ami l'attendait. La cabine de montage était bourrée d'écrans d'ordinateur et de matériel informatique. Ils se mirent immédiatement au travail, et il eut vite fait de comprendre comment utiliser le banc de montage. Il pourrait travailler le temps qu'il faudrait, pourvu qu'il referme l'agence derrière lui en partant. Il récupéra un double des clés, puis accompagna son ami jusqu'à la porte et se retrouva seul dans le silence de l'agence. Il s'installa devant l'écran et chargea la carte mémoire. Il travailla jusque tard dans la nuit.

Lorsqu'il rentra chez lui, il remportait les originaux, plus une quinzaine de fichiers plus légers, exploitables. Il avait segmenté la mise à l'eau, la descente, l'approche du tunnel, un plan sur la grille devant l'entrée de la galerie. Puis il avait découpé les premiers mètres de progression. Il disposait encore du passage où le plongeur s'efforçait de dégager l'éboulis, et aussi de trois ou quatre séquences où on voyait la difficile marche arrière du scaphandrier, au milieu d'un nuage de bulles.

Il avait enfin la caméra filmant sa propre chute et quelques secondes prises dans le dernier plan fixe de quarante minutes. Il avait monté une séquence de quarante-cinq secondes à partir de ces rushes, et l'avait compressée pour la diffuser sur YouTube, Dailymotion et Vimeo. Il ne voulait pas en montrer trop. Il avait choisi quatre plans : la scène du début, où on voyait les palmes du plongeur et sa mise à l'eau après son coup d'œil circulaire sur la calanque ; sa descente dans l'eau cristalline ; la grille ; l'entrée dans le boyau.

Une fois chez lui, Bogossian posta sa séquence sur plusieurs sites de partage vidéo, avec des liens sur Facebook, Twitter et LinkedIn, les principaux réseaux sociaux. Le commentaire qui accompagnait la séquence était un véritable appel à témoin, mais il ne donna aucun détail sur le lieu précis où il avait trouvé la caméra. Il précisa qu'il ne rendrait la GoPro qu'après avoir eu la preuve formelle d'être en contact avec le vrai propriétaire de la caméra, ou quelqu'un qui pourrait prouver connaître le contenu des autres fichiers. Enfin, il s'ouvrit une adresse dédiée à ce dossier sur Gmail pour qu'on puisse le joindre facilement.

* * * * *

L'atmosphère de mystère dans laquelle baignait le clip et l'hypothèse d'une issue fatale constituaient un excellent cocktail. Le buzz mit quelques jours à émerger, et prit une ampleur inespérée dans toute l'Europe : huit millions de vues sur YouTube, trois millions et demi sur Vimeo. Le geste altruiste fut applaudi par une presse en mal de belles histoires à raconter. Antoine, dont le profil professionnel séduisait les journaux, eut droit à quelques unes et deux ou trois journaux télévisés. La marque GoPro elle-même envisagea de se lancer dans une campagne de communication improvisée. Antoine fut largement interviewé et put expliquer sa démarche et sa motivation. Non, il n'avait pas pensé faire un buzz. Oui, il avait juste agi par honnêteté et pour connaître la fin du drame. Puis, il eut un moment d'inquiétude lorsque le bruit courut sur la Toile que tout ce scénario si bien orchestré n'était qu'une campagne pour GoPro. S'il perdait sa crédibilité, il n'aurait jamais le fin mot de l'histoire.

Mais il fut enfin rassuré. Il avait déjà reçu plusieurs centaines de mails lorsqu'il fut contacté par téléphone par un numéro masqué.

- Monsieur Bogossian ?
- Oui, c'est moi...
- Voilà... La caméra est à moi.

FIN DE L'EXTRAIT

Il reste 90% du livre à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Du même auteur chez IS Edition.....	4
Dédicace.....	5
- 1 -.....	6
- 2 -.....	17
- 3 -.....	22
- 4 -.....	26
- 5 -.....	32
- 6 -.....	34
- 7 -.....	50
- 8 -.....	54
- 9 -.....	61
- 10 -.....	67
- 11 -.....	70

- 12 -.....	76
- 13 -.....	79
- 14 -.....	84
- 15 -.....	88
- 16 -.....	101
- 17 -.....	109
- 18 -.....	114
- 19 -.....	120
- 20 -.....	126
- 21 -.....	134
- 22 -.....	136
- 23 -.....	141
- 24 -.....	150
- 25 -.....	165
- 26 -.....	169
- 27 -.....	175
- 28 -.....	177
Épilogue.....	180
Sources.....	183
À propos de l'auteur.....	185
Ce livre vous a plu ?.....	188
Découvrez nos autres livres.....	189